



SALLY GREEN

LE MONDE
DES DÉMONS

LES VOLEURS DE FUMÉE - 2



LES VOLEURS DE FUMÉE 2

Le monde des démons

DE LA MÊME AUTRICE
AUX ÉDITIONS J'AI LU

Les voleurs de fumée

1 – *Les voleurs de fumée*

SALLY GREEN

LES VOLEURS
DE FUMÉE 2

Le monde des démons

ROMAN

Traduit de l'anglais (Royaume-Uni)
par Basile Béguerie



Collection dirigée par Thibaud Eliroff

Retrouvez-nous sur nos réseaux sociaux :



@jailu_editions



@jailu.collection.imaginaire



@jailu.editions

Titre original

THE DEMON WORLD

The Smoke Thieves, Book Two

Éditeur original

Penguin Books Ltd, Londres, 2019

© Sally Green, 2019

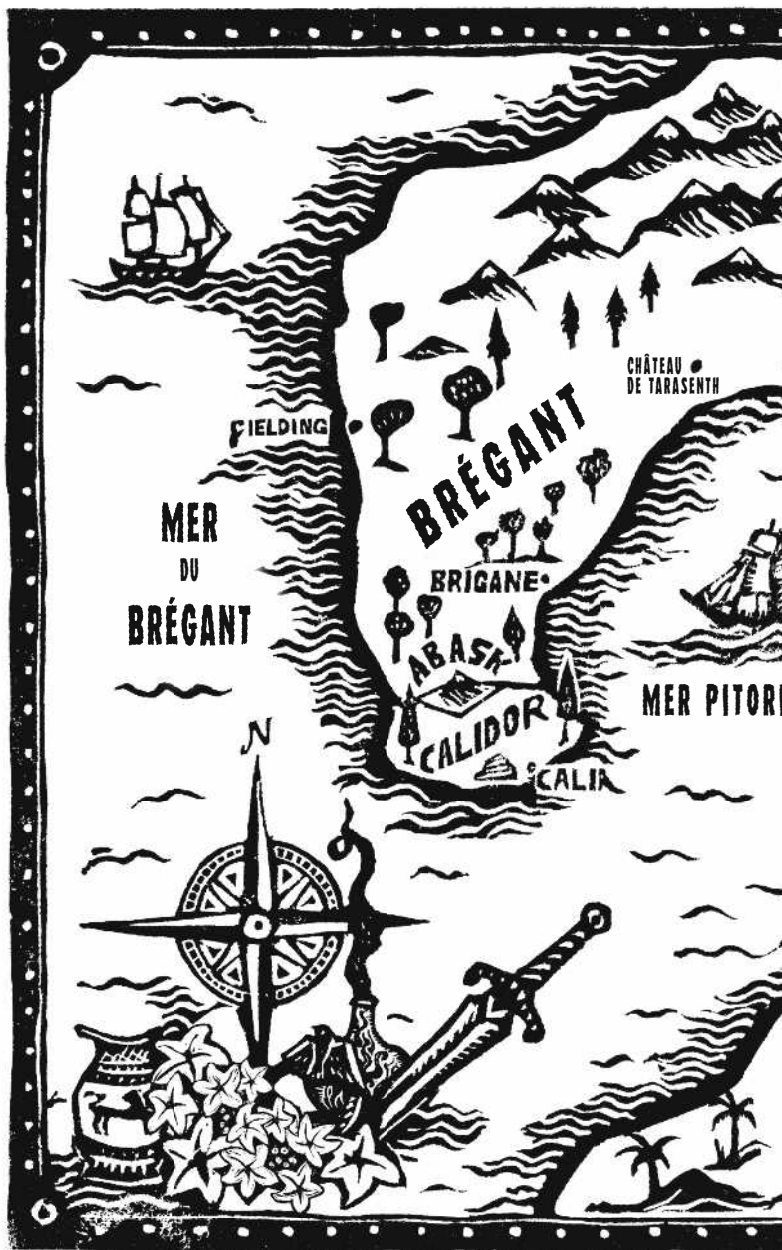
Cartes et illustrations intérieures

© Alexis Snell, 2018

Pour la traduction française

© Éditions J'ai lu, 2021

À Indy





PLATEAU
SEPTENTRIONAL

BAIE DE
ROSSARBE

ROSSARBE

LA ROSS

PRAVONT

DORNAN

GOLDMINSTER

CHEAMSTER

PITORIE

ENNE

WESTMOUTH

GORGANT

CHARRON

LA CHAR

TORNIA

ILLAST

SAVAANT

PLATEAU
SEPTENTRIONAL

BRÉGANT

• PRAVONT

• BOLLVNE

• DONNAFON

PITORJE

HAVERSHAW

ROSSARBE

LE PRÉ-JES-FUONS

ARMÉE
BREGANTINE

ARMÉE
PITORENNE

ARMÉE
PITORENNE

BAIE
DE
ROSSARBE



*Il est proscrit d'acheter, d'échanger,
de se procurer par quelque moyen que ce soit,
d'inhaler, d'avaler ou de faire
le moindre usage de la fumée de démon.*

Lois de la Pitorie, Vol. I, C. 43.1



TZSAYN

Rossarbe, Pitorie

Le prince Tzsayn contemplait Rossarbe du haut des remparts du château.

La ville s'étendait dans la pénombre en une nappe de toits d'ardoise et de cheminées, bordée par les contours flous du mur d'enceinte sur lequel étaient postés quelques centaines de ses meilleurs soldats. Au-delà de la cité, au sud, la campagne était illuminée par les milliers de torches des forces brégantines.

— Qu'en penses-tu ? demanda-t-il à l'homme aux cheveux bleus qui l'accompagnait. Et inutile de me ménager.

— Parce que c'est dans mes habitudes ? répliqua le général Davyon, même s'il jeta un coup d'œil alentour, comme à la recherche de quelque chose de positif à dire. La ville finira par tomber, ce n'est qu'une question de temps. Ils sont trop nombreux et nous, pas assez pour les repousser. Une fois le mur d'enceinte franchi, les barricades montées dans les rues les ralentiront un peu, mais ils se fraieront un chemin entre les maisons... et pour finir, les

barricades pourraient tout aussi bien se retourner contre nous.

Tzsayn fit la grimace.

— Je t'ai demandé de ne pas me ménager, pas de m'enfoncer la tête dans le sol.

— Replions-nous dans le château et tenons le coup en attendant l'arrivée de lord Farrow et de ses renforts, poursuit Davyon. Les Brégantins ne peuvent pas prendre le risque de se retrouver encerclés. Ils devront battre en retraite et nous pourrons contre-attaquer.

Tzsayn acquiesça.

— *Si* nous parvenons à tenir le château, *si* Farrow arrive bel et bien... Et dans le cas contraire, je risque de tout perdre... de perdre tout le monde.

Il se massa le visage. Ses yeux le brûlaient, son corps tout entier lui faisait souffrir le martyre, privé de sommeil depuis plusieurs jours.

— Ai-je pris la bonne décision, Davyon ?

Aloysius avait exigé qu'on lui remette sa fille, la princesse Catherine, sans quoi il mettrait Rossarbe à sac et massacrerait tous ses habitants. Face à l'océan de torches qui se dirigeait vers la cité, Tzsayn savait que la ville était perdue et que beaucoup allaient périr. Il aurait pu sauver toutes ces vies en en sacrifiant une.

Le général hésita un instant.

— Vous seul pouvez le savoir, Votre Altesse. Mais minuit va bientôt sonner et...

— Et il est un peu tard pour changer d'avis, compléta Tzsayn.

Il s'autorisa encore quelques secondes à songer à Catherine, à son sourire, à son regard plongé dans

le sien... Non, jamais il n'aurait pu la sacrifier et la renvoyer entre les griffes de son père.

— Ils s'impatientent, marmonna Davyon.

À peine avait-il prononcé ces mots qu'une abondante volée de flèches enflammées s'éleva dans le ciel noir. À peine s'abattait-elle sur les toits de la ville qu'une seconde vague la suivait déjà. Des cris éclatèrent depuis la muraille est. Un assaut simultané venait d'être donné.

Tzsayn se raidit avant de tourner le dos aux traînées de feu sifflantes.

— Viens. Nous avons à faire.

Les deux hommes rentrèrent au pas de course dans les appartements du prince. Tzsayn parcourut la lettre en attente de son sceau.

À l'attention du prince Thelonius, souverain du Calidor

À l'heure où je vous écris cette missive, la bataille de Rossarbe a débuté. Aussi serai-je bref : votre frère, Aloysius, roi du Brégant, a envahi la Pitorie et massacré nombre de sujets loyaux de mon père, le roi Arell.

Il ne s'agit cependant pas d'une banale querelle territoriale. Votre frère nourrit d'autres desseins. La princesse Catherine, votre nièce, se trouve à Rossarbe avec moi et m'a confirmé que l'unique désir de son père est de reprendre la principauté du Calidor. Tout ce qu'Aloysius a entrepris, y compris le mariage arrangé entre Catherine et moi ou encore la tentative d'assassinat de mon père, avait pour seul but de servir

de diversion à son véritable projet : l'invasion du Plateau septentrional, afin d'accaparer sa plus précieuse ressource, la fumée de démon. Aloysius compte assembler une armée de jeunes garçons intoxiqués à la fumée de démon violette. Cette substance, lorsqu'elle est inhalée par un adolescent, confère une force et une vitesse infiniment supérieures aux capacités d'un soldat aguerrri. J'ai été témoin de cette magie de mes propres yeux, et sa puissance défie l'entendement.

Aussi cette lettre sert-elle à la fois d'avertissement et de requête :

Sachez qu'une fois qu'Aloysius aura pris possession du Plateau et formé son armée, il s'en prendra au Calidor.

Pour l'en empêcher, je vous demande donc de joindre vos forces aux nôtres.

Tzsayn signa la lettre, laissa goutter un disque de cire bleue et pressa son cachet. Au dos du papier roulé, il inscrivit :

Ce parchemin doit être remis de toute urgence au prince Thelonus du Calidor. Son porteur doit recevoir toute l'assistance nécessaire et être libre de circuler, par ordre du prince Tzsayn de Pitorie.

Il le tendit à Davyon.

— Confie-le à ton meilleur coursier. Si la ville tombe, un homme seul pourra toujours s'en échapper dans la confusion.

Tandis que Davyon glissait la lettre dans sa veste, un garde fit irruption dans la pièce.

— Votre Altesse, vous aviez demandé à être informé en cas de brèche. La porte sud a déjà cédé et nous nous sommes repliés derrière la deuxième barricade. L'incendie se propage rapidement, bon nombre de bâtiments sont déjà en feu.

Les choses allaient encore plus vite que Tzsayn ne l'avait anticipé.

— Et les portes est et ouest ?

— L'est tient toujours. La porte ouest subit un assaut nourri.

Flanqué de Davyon, Tzsayn se rendit à la porte ouest au pas de course. Tout autour, le feu faisait rage. Un groupe de soldats brégantins était parvenu à percer les défenses et se faisait repousser par les gardes de Tzsayn.

Il dégaina son épée et se jeta dans la mêlée. Toute sa vie, il s'était entraîné au combat au côté de ses hommes. Enfin, après des semaines à les observer de loin se battre sous ses ordres, il se retrouvait au beau milieu de la fureur. Et la réalité n'avait rien à voir avec l'entraînement. Submergé par la peur et l'adrénaline, il gardait les yeux rivés sur son adversaire, un Brégantin colossal coiffé d'un casque imposant. À sa droite, l'un de ses hommes venait de s'effondrer dans un hurlement, le bras tranché. En reculant, le géant trébucha contre un cadavre criblé de flèches fumantes. Il écarta momentanément les bras pour retrouver son équilibre, et Tzsayn en profita pour lui ouvrir le ventre. Les entrailles gluantes du Brégantin se déversèrent aussitôt à ses pieds. D'un bond, Tzsayn s'attaqua à l'adversaire suivant.

Ses hommes gagnaient du terrain et refoulaient l'ennemi à travers la porte, qui s'était embrasée entre-temps. Mais déjà, d'autres soldats brégantins escaladaient le mur d'enceinte. Tzsayn interpella Davyon :

— Alimentez les flammes sur la porte, il faut que le feu monte le plus haut possible ! Nous allons nous replier derrière la prochaine barricade.

L'incendie redoublait d'intensité tandis que le prince et sa poignée de gardes se retranchaient dans l'attente d'un nouvel assaut. Mais une fois qu'ils furent abrités derrière l'obstacle de fortune, un messager traversa l'épaisse fumée pour les rejoindre.

— Votre Altesse ! Les Brégantins ont pénétré dans le château !

— Quoi ? Mais comment ?

— Ils sont arrivés par le nord, en franchissant la rivière avant d'escalader le mur avec des grappins.

— La forteresse était censée être imprenable.

Tzsayn décocha un regard à Davyon.

Ce dernier, éberlué, se ressaisit avant de maugréer :

— Nous pensions tous la même chose. Si le château est perdu, alors c'est sans espoir. Nous n'avons plus d'endroit où battre en retraite.

Tzsayn se tourna en direction du château. De la fumée noire s'en échappait.

— Oui, tout est perdu. Par ma faute.

Il avait échoué. Mais il lui restait une dernière chose à faire.

— Davyon, je veux que tu viennes en aide à la princesse Catherine. Si je ne me trompe pas, Ambrose a dû parvenir à l'exfiltrer de la forteresse.

Retrouve-la. Fais-lui quitter Rossarbe, cache-la, protège-la à tout prix.

Davyon secoua la tête.

— Non, Votre Altesse. Je resterai avec vous quoi qu'il advienne.

— Changement de plan. Je t'ordonne d'assurer la protection de la princesse, peu importe mon sort.

— C'est... Je ne peux pas. J'ai juré de vous protéger au péril de ma vie.

— Tu refuses d'obéir ?

— Non. Mais... Votre Altesse. Je vous en conjure. Ma place est à vos côtés.

— Ta place, Davyon, est là où je juge bon que tu sois. Désormais, la princesse Catherine est sous ta responsabilité. M'as-tu compris ? Si tu échoues dans cette tâche, tu n'es pas digne de servir sous mes ordres.

— Je ne suis déjà plus digne de vous servir, Votre Altesse. J'aurais dû m'assurer que le château soit mieux défendu.

— Alors fais au moins cela pour moi, Davyon. Défends Catherine comme tu me défendrais. Tu sais comme je tiens à elle.

Davyon acquiesça à contrecœur.

— Jure-le.

— Je le jure.

Tzsayn se força à sourire.

— Et tu sais comme je tiens à toi, mon vieil ami. Il prit Davyon dans ses bras.

— Trouve-la et transmets ce message à Thelonius. Le général s'inclina.

— C'était un honneur de vous servir, mon prince.

— Tout l'honneur était pour moi, Davyon. Mais bon sang, on te croirait à mon enterrement ! Je compte bien me sortir de ce traquenard et te retrouver ensuite.

— Avec grand plaisir, Votre Altesse.

Davyon tourna les talons et s'élança en direction du château avant de disparaître dans la fumée.

Tzsayn le regarda partir avec l'intime conviction qu'il ne le reverrait jamais. Pas plus que Catherine, son père ni personne d'autre, hormis le dernier de ses fidèles soldats. Ses cheveux-bleus.

Les Brégantins remontaient la rue, tout droit vers leur barricade. Une lance se planta dans le torse de l'un des hommes de Tzsayn. Avec un rugissement, le prince repartit au combat. Les Pitoriens reculaient peu à peu, sans avoir nulle part où aller à présent que le château était tombé. Le dédale de ruelles enfumées les conduisit jusqu'à une place, celle du marché aux poissons, à en juger par l'odeur.

Tzsayn et ses cheveux-bleus se rassemblèrent au centre pour former un dernier carré, encerclés par l'ennemi. La ville en feu n'offrait plus aucune échappatoire.

Un homme rompit les rangs brégantins. Tzsayn le reconnut aussitôt.

Boris, le frère de Catherine.

— Prince Tzsayn. Rossarbe est tombée. Le château est à nous. Rendez-vous, et vous aurez la vie sauve.

— Mensonges, répliqua Tzsayn en crachant par terre. Les Brégantins n'épargnent jamais leurs prisonniers.

— Nous les laissons vivre aussi longtemps que cela nous chante. Quelques heures pour les uns, quelques jours pour les autres. Dans votre cas, vous pourriez même espérer un mois entier.

— J'aime autant mourir ici.

Boris ricana d'un air mauvais.

— Malheureusement pour vous, c'est hors de question.

Les Brégantins s'avancèrent tous à l'unisson, d'un pas lent et résolu. Tzsayn ne voyait plus Boris derrière les rangs serrés de ses sbires, mais il entendit parfaitement son ordre :

— Tuez tous les gardes du corps. Et amenez-moi le prince.



EDYON

Plateau septentrional, Pitorie

Edyon leva les yeux vers les étoiles ; tous ces points blancs dans la nuit noire lui rappelaient des grains de sel sur une peau de poisson parfaitement grillée. *Non, arrête de penser à la nourriture.*

Il reporta son attention sur la campagne plongée dans l'obscurité et sur les pentes lointaines parsemées de feux. *Et ne t'avise pas non plus de rêver d'une bonne flambée !*

March se tenait à ses côtés. Lui qui avait déjà le teint pâle d'ordinaire, l'épuisement l'avait rendu livide, et c'était à peine s'il tenait debout. On aurait dit un mort-vivant. *Bah ! Ça suffit, les idées noires !*

Edyon avait les pieds gelés et endoloris. Lui aussi avait du mal à tenir debout.

— J'imagine qu'il y a peu de chances que ces feux au loin soient ceux de l'armée pitorienne, lancée à nos trousses pour nous fournir vin, nourriture et matelas douillets ?

March fit non de la tête.

— Ambrose dit que ce sont les Brégantins.

Ils avaient échappé à la bataille et à l'incendie de Rossarbe la veille en partant se réfugier sur le Plateau septentrional en compagnie de la princesse Catherine, d'Ambrose et d'une poignée de rescapés, mais leur traque avait déjà commencé.

Quelle ironie que les soudards brégantins, réputés pour être les brutes les plus endurcies au monde, savourent le confort d'un feu de camp tandis que lui, Edyon, un jeune homme aussi délicat que raffiné, n'avait rien d'autre pour se protéger du froid qu'une maigre cape qui empestait le roussi.

— Je ne vois pas pourquoi nous ne pourrions pas allumer un petit feu, maugréa-t-il. Ils suivent nos traces, ils savent donc déjà où nous nous trouvons.

— Ils ne peuvent pas nous pister dans le noir. Et ils ne peuvent être certains de la direction que nous avons prise. Si nous allumons un feu, autant nous rendre à eux directement.

— Mais sitôt qu'il fera jour, ils nous rattraperont, gémit Edyon. À quelle distance sont-ils ?

— Un jour de marche, répondit Ambrose. Il faut qu'on maintienne cet écart. Nous devons presser le pas.

— Tu n'es pas sérieux, là ? On ne peut pas aller plus vite.

— Il va bien falloir, pourtant.

Edyon avait perdu toute envie de contempler les étoiles ou les feux brégantins. Il se laissa tomber sur le sol enneigé, s'enfouit dans son abri de fortune et se recouvrit de sa cape. Le Plateau restait froid même en été, balayé par un vent du nord. Ils avaient fait halte au sommet d'une crête criblée de petites grottes. Edyon avait choisi la sienne en premier.

— Moi qui trouvais ma vie ennuyeuse, devisait-il en passant la main sur le sol pour en chasser les cailloux qui menaçaient son sommeil. Je donnerais tout pour une journée entière à m'ennuyer pour de bon. À ne rien faire du tout. Seulement m'asseoir sur un coussin – ah, un coussin ! – et hésiter entre un ragoût ou une tourte au poulet pour le déjeuner... Vin blanc ou vin rouge ? Une petite promenade au bord de la rivière pour digérer ensuite, peut-être...

— Et si tu arrêtais de parler ? On a besoin de repos.

— Comme je rêve d'un bon ragoût fumant !

Après une journée de marche forcée, ils n'avaient eu pour seule ration qu'une tasse de gruau froid. De la bouillie d'avoine dans de l'eau, tu parles d'un repas !

— Un verre de vin, peu importe le cépage ! Allez, de la bière, même, je ne suis pas difficile. Mais par pitié, plus de marche.

— Dors, bon sang !

— Excusez-moi, monsieur.

Tanya, la demoiselle de compagnie de la princesse Catherine, se tenait à l'entrée de la grotte d'Edyon. La suie de l'incendie qui maculait encore son visage lui donnait un air redoutable.

— La princesse souhaite s'entretenir avec vous.

Edyon poussa un soupir. Il n'avait guère échangé avec sa princière cousine, et si flatteuse que soit cette invitation, il était passablement exténué. Quant au prestige de la compagnie, la cour de Catherine se résumait pour le moment à une servante et quelques soldats. Que pouvait-elle bien avoir à lui dire alors même que les Brégantins étaient à leurs trousses ?

— J'étais sur le point de m'endormir. Est-ce urgent ?

— Je n'en ai aucune idée, monsieur. Dois-je lui dire que vous avez mieux à faire ?

Edyon ignora son sarcasme et se releva péniblement.

— Oh, après tout, je suis simplement affamé, épuisé et transi de froid. On m'a certes bien suggéré que me reposer serait indispensable pour affronter la journée de demain, mais je me ferais une joie de converser avec la princesse.

Tanya ouvrit le chemin d'un pas agacé, les mains sur les hanches, et Edyon l'entendit marmonner :

— Eh bien, imaginez-vous affamé, épuisé et transi de froid en robe et en corset.

Elle ajouta quelque chose qu'Edyon ne saisit pas, mais qui fit manifestement rire les soldats aux cheveux blancs qui l'entouraient.

March accompagna Edyon jusqu'au versant où se trouvaient Catherine et Ambrose en compagnie de l'un des hommes de Tzsayn.

Catherine les accueillit avec un sourire las.

— Edyon, March, merci de vous joindre à nous. Je vous présente le général Davyon, de la garde rapprochée du prince Tzsayn.

— Bonsoir, général.

Le sourire machinal d'Edyon s'estompa bien vite. La présence de l'un des plus fidèles soldats de Tzsayn ne pouvait s'expliquer que par la mort de ce dernier.

— Mais, le prince...

Un air sombre voila le visage déjà peu amène de Davyon.

— Le prince m'a confié une mission spéciale. Accaparé par la défense de Rossarbe jusqu'à la dernière heure, il n'a pourtant jamais perdu de vue son devoir de protéger la Pitorie tout entière. Il m'a remis un message à l'attention du prince Thelonus pour l'avertir du plan d'Aloysius et lui demander alliance contre les Brégantins. Je ne peux cependant délivrer ce message en personne, car le prince m'a assigné une autre tâche : celle de protéger la princesse.

Catherine tendit le parchemin à Edyon.

— Aussi ai-je suggéré que *vous* vous chargiez de jouer le messager auprès de votre père. Le prince Thelonus doit être informé de la gravité et de l'urgence de la situation ainsi que de la puissance de la fumée de démon. Si ses forces se joignent aux nôtres, la victoire n'en sera que plus rapide.

Edyon mesura l'honneur et la responsabilité de transmettre un tel message. Quoi de plus approprié pour le fils d'une Pitorienne et d'un Calidorien ?

— Je ferai tout mon possible pour lui remettre cette lettre en main propre.

Dans la pénombre, il lui était impossible de déchiffrer la mention apposée sur le parchemin, mais la cire bleue du sceau princier luisait au clair de lune.

— Ce laissez-passer vous assurera de circuler librement à travers tout le pays et d'embarquer pour le Calidor, lui expliqua Davyon.

— Parfait. Nous n'avons plus qu'à échapper aux troupes brégantines, ne put-il s'empêcher d'ajouter. Oh, et à éviter de croiser des démons en chemin, également.



CATHERINE

Plateau septentrional, Pitorie

*Cours, cache-toi
Les loups sont là
Ferme la porte
Et reste là*

Comptine brégantine

— Je ne les vois plus.

Catherine plissait les yeux pour les protéger de la réverbération de la neige.

— Au plus bas de la crête. À gauche du plus haut sommet.

Ambrose avait répondu d'un ton parfaitement calme, mais sa voix semblait changée, comme si une gangue de glace l'enveloppait à présent. Tout finissait par geler dans ce paysage de désolation.

Le ciel gris s'assombrissait à vue d'œil. Catherine prit appui sur le bâton de marche que Geratan, l'un de ses soldats, lui avait taillé la veille. Ou était-ce l'avant-veille ? Les jours se fondaient les uns dans les autres. Ils s'étaient reposés la première nuit dans les grottes, mais avaient passé la seconde à marcher, et

on était à présent au midi du troisième jour depuis leur fuite de Rossarbe.

Catherine redoubla d'attention en scrutant la montagne distante et finit par les apercevoir. Les minuscules points noirs n'avaient l'air de rien en descendant la crête, mais ils finissaient par former de plus vastes taches en se rassemblant sur la neige. Ils étaient faciles à repérer maintenant qu'ils quittaient le couvert des sapins. Catherine priaït secrètement pour que les nombreux feux qu'ils avaient allumés deux nuits de suite n'aient été qu'une ruse destinée à les effrayer et ne reflétait pas réellement le nombre de leurs poursuivants.

— Es-tu certain que ce soient les troupes de mon père ? demanda-t-elle à Ambrose.

— Aucun doute. Je vois une bannière rectangulaire. Celles des Pitoriens sont triangulaires. Ces hommes sont brégantins. Je dirais qu'il n'y a qu'un bataillon, ajouta-t-il après un silence. Deux cents hommes.

— Deux cents hommes !

Catherine sentit le désespoir l'envahir et jeta un regard autour d'elle. Ils n'étaient que vingt. Ils n'avaient aucune chance de l'emporter en temps normal, et encore moins dans de telles circonstances.

— Combien d'avance avons-nous sur eux ?

— Une demi-journée de marche, tout au plus.

Ce n'était rien. Impossible de se reposer ni même de ralentir, et pourtant ils ne pourraient pas marcher une nuit entière de nouveau. Ils avaient déjà parcouru bien plus de lieues qu'elle ne l'aurait cru possible, en mettant cap à l'ouest dans l'espoir de

bifurquer vers le sud par la suite. Une manœuvre désespérée : le climat était impitoyable, ils se trouvaient en plein territoire des démons et ils n'avaient pour seul guide qu'une adolescente de treize ans.

Il fallait cependant reconnaître que Tash supportait cette marche forcée aussi vaillamment que Rafyon et Geratan, les plus fidèles sujets de Catherine. Le général Davyon se montrait aussi coriace et déterminé qu'on pouvait s'y attendre de la part du bras droit de Tzsayn. Dix soldats ordinaires complétaient l'escorte, sept aux cheveux blanchis en signe d'allégeance à Catherine, les trois autres teints en bleu, car ils étaient aux ordres de Tzsayn. Un cuisinier et un vieux domestique assuraient l'intendance. Tanya, la demoiselle de compagnie de Catherine qui l'accompagnait depuis son départ du Brégant, serrait les dents sans se plaindre, mais elle peinait à suivre le rythme. Enfin, Edyon et March, guère plus âgés que Catherine, n'avaient rien de combattants aguerris.

Les efforts auxquels chacun avait consenti sans ciller semblaient vains à présent. Les hommes de son père les intercepteraient bien avant qu'ils ne parviennent à quitter le Plateau.

— Que vont-ils faire ? demanda-t-elle.

Ambrose devait le savoir : quelques mois plus tôt, il était encore un soldat brégantin. Il avait passé sa vie entouré de ces hommes et connaissait tout de leurs tactiques.

Il haussa les épaules.

— Nous ne sommes plus couverts par les bois, ils voient précisément où nous nous trouvons. Ils vont

dépêcher un petit groupe composé des soldats les plus rapides.

— Un groupe de combien d'hommes ?

— Assez pour être sûrs de gagner.

Ambrose jeta un coup d'œil à leur troupe miteuse et laissa échapper un petit rire sans joie.

— Cinq devraient amplement suffire.

Cela ne ressemblait pas à Ambrose de se montrer aussi cynique, mais peut-être avait-il soif de combat. Les vieilles habitudes avaient la peau dure et les soldats brégantins avaient pour credo « Plutôt se battre que fuir ». Mieux valait affronter ses anciens camarades que de mourir de froid ou sous les griffes d'un démon.

Pour Catherine, il était hors de question de se battre, et encore moins de perdre. Ses lectures passées lui revenaient en tête. Jamais elle ne se serait imaginé que les heures passées dans la bibliothèque de son père à dévorer des ouvrages de stratégie trouveraient un jour une application pratique.

— J'imagine qu'ils seront au moins deux fois plus nombreux que nous. Comme tu l'as dit, ils veulent mettre toutes les chances de leur côté.

Même en cas de reddition, tous ses compagnons seraient massacrés. Quant à elle et Ambrose, leur statut de traîtres leur vaudrait un sort bien moins enviable ; on les ramènerait au Brégant pour y être torturés et exécutés en place publique.

— C'est pourquoi vous devez partir.

Ambrose se tourna vers Catherine. Le visage dissimulé par sa capuche et son écharpe, elle ne pouvait

voir que ses yeux sous ses fins sourcils constellés de minuscules cristaux de givre.

— Vous, Tash, et le général Davyon avez une chance d'atteindre l'extrémité sud du Plateau ensemble et d'en descendre. Tash vous servira de guide et Davyon assurera votre protection.

— Il est hors de question que j'abandonne qui que ce soit.

Et surtout pas toi, aurait voulu ajouter Catherine, mais quelque chose la retint. Il y avait encore quelques semaines, elle le croyait mort, et cette peine avait failli avoir raison d'elle. L'idée de le laisser ici mourir pour elle lui était insupportable. Si seulement il pouvait l'accompagner... mais cela signifiait laisser les autres à leur sort. Elle secoua la tête.

— Je ne peux pas.

— Il n'y a pas d'autre choix.

Cette douleur dans son regard... Souhaitait-il fuir avec elle ou préférer-il combattre ?

— Il y a toujours le choix, bredouilla-t-elle.

— Mais bien sûr, Votre Altesse, répliqua-t-il d'un ton sarcastique qu'elle ne lui connaissait pas. Deux choix s'offrent à vous : fuir et survivre ou rester pour être capturée, torturée et exécutée. Et on peut compter sur votre père pour exhiber avec soin votre tête tranchée.

Catherine sentit son cœur se serrer aussitôt. Aloysius avait torturé Tarquin, le frère d'Ambrose, des jours durant avant de le tuer et de faire clouer sa tête et ses mains sur une grande croix métallique expédiée à Tzsayn. Ambrose se sentait probablement coupable du sort tragique de son frère.

Elle posa la main sur son torse et plongea son regard dans ses yeux pleins de fureur.

— Ce que mon père a infligé à Tarquin et ce qu'il me ferait subir n'est que la preuve de sa monstruosité. Mais je refuse de succomber à la peur. Je ne veux pas mourir, je ne veux pas vous voir mourir, ni toi ni mes hommes. Il est de mon devoir, en tant que souveraine, de leur montrer l'exemple.

— Il n'est pas de votre devoir de mourir à leurs côtés. Au contraire, vous devez vivre et poursuivre le combat après leur mort.

— Je sais qu'ils donneraient tous leur vie pour me permettre de fuir. Je sais que tu es prêt à te battre et à périr pour moi, Ambrose. Et je l'admets, parfois je voudrais fuir, car j'ai peur. Je n'ai aucune envie d'être torturée. Malgré tout, il m'est impossible d'abandonner mes hommes.

Ambrose contempla la main gantée posée sur sa poitrine.

— Une souveraine doit savoir prendre des décisions impossibles. Parfois, il faut sacrifier des guerriers. Parfois, il faut perdre une bataille pour remporter la guerre. Mais quoi qu'il advienne, le chef doit survivre, c'est là son fardeau. Leurs vies sont entre vos mains et que vous le vouliez ou non, certaines sont déjà perdues. Si vous n'êtes pas prête à l'accepter, vous n'êtes pas prête à régner.

— Je ne crois pas ce moment venu. Tu l'as dit toi-même, nous avons encore une demi-journée d'avance sur eux. Eh bien, c'est toujours cela de pris. Il fait de plus en plus froid et les Brégantins n'y sont pas moins sensibles que nous. Il en va de même

pour la faim. Et il est bien plus difficile de trouver de quoi nourrir deux cents hommes que vingt. Notre groupe est à la merci des attaques des démons, mais le leur aussi. Et contrairement à eux, nous avons Tash, qui connaît le Plateau mieux que personne.

— C'est pourquoi vous pouvez compter sur elle pour vous conduire en sécurité, vous et Davyon, insista Ambrose. Prenez le message de Tzsayn et remettez-le à Thelonus vous-même.

Il avait prononcé le nom de Tzsayn avec le même cynisme.

Catherine secoua la tête avant de lui tourner le dos et de s'appuyer sur son bâton.

— Je prendrai ma décision ce soir. En attendant, nous restons groupés.

— Nous risquons de ne même pas survivre jusqu'à ce soir à moins de doubler notre vitesse.

— Eh bien marchons plus vite, dans ce cas.

Joignant le geste à la parole, Catherine pressa l'allure en prenant la tête du groupe. Sous l'effet des vertiges, le sol semblait se dérober sous ses pieds. Elle avait besoin de boire et de manger, et, malgré l'épaisseur de sa cape en laine, le froid la pénétrait jusqu'aux os. Arrivée à hauteur de Davyon, elle lui dit :

— Général, je viens de négocier avec sir Ambrose pour que nous marchions jusqu'à la tombée de la nuit. Je vous en prie, aidez-moi à lui prouver que nous en sommes capables.

Davyon jeta un rapide regard en direction d'Ambrose avant d'acquiescer.

— Bien sûr, Votre Altesse, murmura-t-il.

Catherine devait considérablement allonger sa foulée pour marcher dans chacune des profondes empreintes que Davyon laissait dans la neige. Compter machinalement l'aidait à se concentrer.

Un.

Deux.

Un.

Deux.

Un.

Deux.

Pas une fois elle ne releva les yeux de ce chemin tracé pour elle. Sans mesure du temps qui s'écoulait, elle se serait crue dans un rêve.

Un cri l'arracha soudain à sa transe.

— Regardez !

Elle faillit percuter Davyon, qui s'était arrêté brusquement. Ambrose montrait du doigt leurs arrières.

— Ils ont détaché leurs hommes les plus rapides.

Catherine plissa les yeux, en vain.

— Combien sont-ils ?

— Quarante. Le double de nous, comme vous l'aviez prédit.

— Et je devrais m'en réjouir ?

— Alors admettez au moins que j'avais vu juste aussi. Vous devez partir en avant avec Tash, il est impossible d'attendre jusqu'à ce soir.

— Non, nous devons nous taire et nous remettre en marche. Général, ouvrez la voie.

Alors que Catherine s'apprêtait à repartir, elle sentit le sol se dérober sous ses pieds. L'instant d'après, elle était dans les bras d'Ambrose. Dans ses bras musclés et délicats, contre son torse chaud. Elle

savait que l'épuisement lui jouait des tours et pourtant, comme elle aurait voulu s'abandonner à cette douce illusion. Elle laissa sa tête reposer contre sa poitrine, sentit son souffle raviver la froideur de sa joue et murmura :

— C'est bien plus agréable que de marcher.

C'était bien plus agréable que quoi que ce soit d'autre, en vérité.

— Votre Altesse, vous m'entendez ? Vous vous êtes évanouie.

— Comment ? Non !

Ce n'était donc pas une illusion. Il était bel et bien en train de la porter. Catherine ne pouvait pas se permettre de paraître si faible aux yeux des autres.

— Je peux marcher. Repose-moi à terre. Où est mon bâton ?

— Dans les mains de Tanya.

— Va me le chercher, je peux marcher.

Ambrose ne répondit rien.

— Repose-moi donc, je peux très bien marcher avec mon bâton.

— Vous vous êtes évanouie alors que vous l'aviez en main.

Elle se débattit et, déséquilibré, il lâcha ses jambes. Toujours appuyée contre lui, elle jeta un regard au reste du groupe. Elle était la plus faible de tous. Elle se tourna en direction du petit groupe de Brégantins lancé à leurs trousses.

Elle ralentissait ses compagnons et les condamnait à une mort certaine. Et dire qu'Ambrose lui enjoignait de s'enfuir... c'était risible, elle tenait à peine debout.

Il lui restait cependant encore un atout. Dans le sac qu'Ambrose portait à l'épaule, il y avait un flacon de fumée de démon violette.

Catherine avait goûté à la fumée à Rossarbe et pleinement savouré la sensation de puissance qu'elle lui avait procurée. Grâce à cette magie, elle avait projeté une lance à une distance inimaginable en temps normal. La fumée l'avait rendue euphorique, mais elle avait également exacerbé ses sens et accru sa perception. Aucun détail ne lui avait échappé, la façon dont Tzsayn avait stabilisé ses épaules avant de positionner délicatement ses doigts sur la hampe, le regard qu'Ambrose lui avait jeté, son envie de tracer du bout des doigts le contour de sa joue...

— Je dois prendre des forces, être plus rapide, dit-elle à Ambrose. J'ai besoin de la fumée de démon.

— C'est une drogue. Elle a terrassé Edyon.

— Elle m'a rendue plus forte. J'en prendrai seulement un tout petit peu.

— Dans ce cas, vous serez assez vaillante pour poursuivre seule avec Tash. Vous pouvez vous échapper. Nous resterons ici pour combattre.

Ambrose avait parlé comme s'il ne désirait rien d'autre. Catherine secoua de nouveau la tête.

— Nous restons tous ensemble. Et si d'aventure je devais quitter le groupe, tu m'accompagnerais.

Il la dévisagea.

— Un jour, je les affronterai. Vous ne pourrez pas m'en empêcher.

— Quand ce moment viendra, je m'assurerai que tu aies toutes les chances de ton côté. Aujourd'hui, la victoire est impossible.

Ambrose inclina la tête, comme s'il venait de passer un marché. Elle sortit le flacon du sac en cuir. Le verre était chaud, la fumée violette luisait avec intensité et le ciel menaçant au-dessus de leurs têtes n'en parut que plus sombre. Les volutes tourbillonnaient sans cesse et paraissaient suivre les doigts de Catherine à travers la paroi.

Elle déboucha légèrement le flacon et laissa échapper un mince filet qu'elle inspira aussitôt. La fumée envahit ses narines et sa gorge, s'enroula autour de sa langue avant d'irradier ses entrailles. La peau de son visage s'embrasa en un picotement délicieux. Ses lèvres dessinèrent un large sourire. La chaleur était divine. Elle relâcha ses épaules. Déjà, les tensions semblaient disparaître tandis que son corps noueux et chétif était envahi d'une énergie nouvelle.

Elle inspira une nouvelle bouffée et se tourna pour contempler l'armée lancée à sa poursuite. Elle se sentait capable de les affronter à elle seule.

Non ! Quelle absurdité !

La fumée lui faisait perdre la tête. Il lui fallait garder sa concentration, se remettre en marche, et vite. Elle rendit le flacon à Ambrose, qui ne la quittait pas du regard.

— Comment vous sentez-vous ?

— Je n'ai plus froid et je me sens en bien meilleure forme. Ma foi, je pourrais même te porter, Ambrose.

Elle se tourna vers Davyon.

— Il faut y aller. Où est Tash ?

— Partie en éclaireuse, Votre Altesse. Elle s'inquiète du temps.

Catherine laissa échapper un petit rire.

— Et nous qui sommes là à nous préoccuper des Brégantins !

— Un orage nous arrive droit dessus, selon elle. Elle nous cherche un abri.

La journée avait commencé sous un ciel gris et chargé, mais les nuages qui s'amoncelaient au nord étaient pratiquement noirs à présent. L'orage qui menaçait s'abattait autant sur eux que sur les Brégantins, et c'était bien là la seule pensée réconfortante qui lui venait à l'esprit.

Ils reprirent leur route en suivant la voie tracée par Tash. Davyon était en tête, tandis que Geratan et Rasyon assistaient les plus lents. Le groupe avançait dans un silence sinistre, conservant toute leur énergie pour la marche. Catherine prit Tanya par la main et se mit pratiquement à la traîner.

Si seulement ils pouvaient inhaler un peu de fumée... mais Ambrose et Tanya étaient trop âgés. Catherine songea un instant à en proposer à March et Edyon. Elle avait vu ce dernier se servir de la fumée pour guérir instantanément son compagnon de ses blessures. Les deux adolescents étaient encore assez jeunes pour profiter de cette magie. Puis la vision d'Edyon s'effondrant à terre lors de sa dernière inhalation lui revint en mémoire. Elle ne pouvait pas prendre un tel risque. Pourquoi la fumée n'avait pas les mêmes propriétés d'une personne à l'autre ? Elle se sentait bien loin de s'évanouir. Au contraire, elle débordait d'énergie. De *puissance*. Elle pourrait marcher des heures et des heures durant.

Et marcher, c'était bien tout ce qui lui restait. Ça et réfléchir. La guerre envahissait la moindre de ses

pensées. Pourtant, elle se surprenait parfois à raviver des souvenirs plus heureux.

Elle repensa à sa glorieuse traversée de la Pitorie, de la côte jusqu'à la capitale et de l'époustouflant château aux tours blanches de Tornia. En fermant les yeux, elle revoyait son cortège dans ses moindres détails.

Les chevaux, les danseurs et les musiciens.

Ma fleur blanche, la vissune.

Ma robe blanche, sertie de bijoux, et ses reflets étincelants.

Les hommes qui s'étaient blanchi les cheveux pour signifier leur allégeance.

Et ma première rencontre avec Tzsayn.

Elle avait craint que Tzsayn ne se montre aussi froid que sa mère l'avait dépeint. Mais il n'avait jamais fait preuve de froideur ni du moindre ennui en sa présence. Sa mère s'était trompée à ce sujet.

Mère. C'est à peine si j'ai pensé à vous ces derniers jours. Que saviez-vous de cette guerre ? Aviez-vous connaissance des projets de Père ? Vous me croyiez destinée à Tzsayn. Vous pensiez qu'un avenir m'attendait à ses côtés. Vous n'aviez pas prévu ce conflit, car il n'a aucun sens. Une guerre pour de la fumée de démon !

Pourtant, son père avait planifié son offensive avec soin. Son frère, Boris, l'inquisiteur Noyes et leurs hommes avaient attaqué le roi et les nobles rassemblés à Tornia pour célébrer les épousailles.

Tant d'hommes avaient trouvé la mort. Et qui sait si le roi Arell n'avait pas succombé à ses blessures depuis ?

On avait accusé Catherine d'avoir mené son père et son frère au cœur de la Pitorie. Lord Farrow, l'un des seigneurs les plus puissants du royaume, avait réclamé son arrestation.

Farrow me hait.

Mais le prince Tzsayn ne m'a pas accablée pour les méfaits de Boris et de mon père.

Il m'a protégée. Il m'a su gré de l'avoir averti.

Et que dire de ce moment où il lui avait appris à tenir une lance, où il avait placé sa main avec douceur le long de la hampe, en ajustant délicatement ses doigts. Où sa jambe était venue lui offrir un appui solide derrière elle tandis qu'elle gloussait et se balançait. À cet instant, elle avait senti la force du prince et découvert la sienne.

Tant de choses chez Tzsayn lui plaisaient.

Son humour. Sa voix. Sa franchise.

Il est bon avec moi. Il me respecte. Et il est bel homme, quand on le regarde sous son bon profil.

Mais sa manière de s'habiller... De la soie bleue, du velours et de la fourrure. C'est si absurde, presque féminin, et pourtant indéniablement masculin.

Même sa peau est teintée de bleu sous les entailles de ses chemises.

Il ne se lasse donc jamais de cette couleur ?

Catherine laissa échapper un petit rire. Tzsayn ne ressemblait à aucun autre homme qu'elle avait côtoyé.

Non que j'en connaisse beaucoup. En vérité, je peux les compter sur les doigts de la main. Mon père, mes frères, quelques gardes royaux. Et Ambrose.

Ambrose. Lui aussi était beau et chevaleresque, et pourtant complètement différent de Tzsayn. Il avait

ravi son cœur à l'instant où elle l'avait rencontré, deux ans plus tôt, lorsqu'il avait pris ses fonctions au sein de la garde royale. Bien sûr, elle avait toujours su qu'ils ne pourraient jamais être ensemble. Il avait beau être noble, sa lignée ne pouvait prétendre à s'unir à la famille royale. Elle pouvait l'admirer en secret et rien de plus, faute de mettre en péril leurs vies. Surtout celle d'Ambrose.

La situation était bien différente à présent. Elle n'avait plus aucune raison de se plier au bon vouloir de son père, et Tzsayn l'avait libérée de son obligation de l'épouser. Elle était libre de choisir.

— Tash est de retour, Votre Altesse, dit Tanya en tirant sur le bras de Catherine.

La jeune chasseuse de démons avançait avec difficulté dans la neige. C'est à peine si elle atteignait le torse d'Ambrose. Elle n'était en vérité encore qu'une enfant et pourtant elle marchait avec l'endurance d'un limier. Ses dreadlocks blondes étaient nouées entre elles et ramenées en arrière et son visage couvert par un foulard. Elle tira sur le tissu pour libérer sa bouche et fit la grimace.

— Je pensais qu'on atteindrait les arbres pour s'abriter avant le déluge, mais vous êtes tous très lents.

Les Brégantins à leurs trousses n'étaient encore que de minuscules points noirs à l'horizon. Ils se rapprochaient, mais pas aussi vite que Catherine ne l'avait craint. Si son groupe parvenait à se cacher dans les bois avant que l'orage n'éclate, ils pourraient bien avoir une sérieuse chance de s'en sortir. Progresser au milieu des arbres serait plus aisé, ils seraient protégés du vent, et la neige ne serait pas

aussi épaisse. La tempête ralentirait forcément leurs poursuivants.

— Nous devons presser le pas. Il faut atteindre les arbres, ordonna Catherine tandis que de minces flocons de neige fondue venaient mourir sur sa joue. Assurez-vous que tout le monde reste groupé.

Et elle reprit sa marche dans la neige collante et lourde.



Plateau septentrional, Pitorie

Il fallait que Tash quitte ce ramassis de lambins au plus vite. Ils étaient d'une lenteur exaspérante. Avec Gravell, elle aurait atteint le couvert des arbres depuis belle lurette. Mais Gravell n'était pas là. Il n'était plus là. Et bien vite, tous connaîtraient le même sort que lui. Les Brégantins allaient les massacrer.

Elle pourrait sans problème se réfugier dans les bois toute seule.

Facile.

Même avec les yeux bandés et les mains attachées dans le dos.

Elle devrait les abandonner pour de bon, rejoindre les arbres, mettre le cap sur Pravont puis piquer au sud.

Et après ? Où est-ce que j'irai ?

Gravell avait été son unique famille, son seul ami. Elle n'avait plus personne. Lorsqu'elle fermait les yeux, elle revoyait son corps massif étendu sur le sol, la poitrine transpercée d'une lance et la veste imbibée de sang. Il était mort durant la bataille de

Rossarbe pour la sauver. Il s'était sacrifié pour lui permettre de fuir.

Chaque souvenir de Gravell la ramenait au bord des larmes. Mais ce furent des flocons de neige qui vinrent recouvrir ses joues. Le vent se levait et charriait encore davantage de lourds nuages noirs venus du nord. Une tempête d'été : elles pouvaient être particulièrement violentes, mais elles ne dureraient jamais plus d'une journée. La neige tombait abondamment à présent, et ils se trouvaient encore loin des arbres.

Tash jeta un regard en arrière vers le reste du groupe. Il fallait bien reconnaître que certains n'étaient pas complètement incapables. La princesse marchait en tête d'un bon pas à présent, tout comme Ambrose, Rafyon, Geratan et le général, qui étaient des soldats après tout. Mais les autres semblaient sur le point de s'effondrer.

Rafyon fit signe à Tash de s'arrêter. De tout le groupe, c'était la personne dont elle se sentait la plus proche, depuis qu'il l'avait portée hors de Rossarbe après la mort de Gravell. Pour autant, elle ne lui devait rien. Elle se retourna pour fixer les arbres, à l'horizon. Toute seule, elle y serait en un rien de temps. Elle pourrait même allumer un feu avant la nuit et dormir au chaud.

— La tempête est sur nous, hurla Rafyon pour couvrir le bruit du vent.

Tash n'avait même plus envie de lever les yeux au ciel.

— Nous devons rester groupés, ajouta le soldat. Je ne veux pas te perdre de vue.

— Ça ne va faire qu'empirer. Vous devriez laisser les plus faibles ici, lui répondit-elle. Ce serait déjà un miracle si vous parvenez à échapper aux Brégantins en vous débarrassant des boulets.

— Nous n'abandonnerons personne.

— Soit vous lâchez les traînards, soit vous crevez tous.

Rafyon fronça les sourcils.

— Ne me regarde pas comme ça. Tu sais très bien que j'ai raison. On ne fait que perdre du temps. Vous allez tous être massacrés, que vous atteigniez les arbres ou non. Et vous l'aurez bien cherché.

— Tash.

Rafyon posa la main sur son bras, mais elle se dégagea aussitôt avec violence.

— Ne me touche pas ! J'ai pas à rester avec vous. C'est à cause de vous tous que Gravell est mort. Il a fini avec une lance dans le bide et nous l'avons laissé crever sur place. Ça ne vous a pas beaucoup ému. Et personne n'a voulu rester pour l'aider. J'espère que vous vous ferez tous tuer.

Elle ne savait pas pourquoi elle avait dit une chose pareille. Bien sûr qu'elle ne souhaitait pas la mort de Rafyon, pas plus que celle de Catherine ou d'Edyon, qu'elle appréciait. Tanya ne lui inspirait guère de sympathie, mais elle ne méritait pas de mourir pour autant. Mais l'injustice demeurait : Gravell était mort, par leur faute. Elle sentit les larmes poindre de nouveau et préféra se détourner de Rafyon pour fixer le nord et laisser la neige fouetter son visage.

— Tash, je suis désolé pour Gravell. Mais ce sont les Brégantins qui l'ont tué, pas nous.

— Non ! Non ! Tout ça, c'est à cause de votre guéguerre d'imbéciles ! Et vous allez le payer maintenant, tous autant que vous êtes.

En restant avec eux, elle connaîtrait le même sort. Massacrée par les Brégantins ou plus probablement morte de froid dans le blizzard. Ils n'avaient pas les vêtements ou l'équipement adaptés, pas même assez d'armes pour se défendre. Si elle se réfugiait dans la forêt, elle pourrait faire un feu, attraper quelques lapins. C'était la seule chose sensée à faire.

Je n'aiderai personne en restant ici.

Ce n'est pas de la lâcheté. Ce n'est pas mal.

C'est de la logique.

Gravell me dirait de les laisser là. Il me dirait de partir. Il me dirait de ne pas déconner et de foutre le camp.

— Tash.

Rafyon la tira de ses pensées.

— Laisse-moi tranquille.

Sur ces mots, elle repartit en courant.

Ne regarde pas derrière toi.

Tu ne peux pas les aider.

Tu ne leur dois rien.

Elle pressa encore l'allure.

Planque-toi dans les arbres. Contente-toi de te planquer dans les arbres.

Elle respirait bruyamment, et la neige et les larmes coulaient sur ses joues. Le vent soufflait de plus en plus fort. Tout n'était plus que gris et blanc, du ciel au sol.

Sauf la neige sous ses pieds.

Une teinte rougeâtre tout autour d'elle.

Tash se trouvait au beau milieu d'une tanière de démon.



AMBROSE

Plateau septentrional, Pitorie

Ambrose avançait péniblement, un pas après l'autre. Il n'éprouvait plus la moindre peur, seulement la fatigue, le froid et la faim. Il essuya la neige fondue sur ses sourcils et plissa les yeux à travers le blizzard tourbillonnant. Partout, du blanc, sur lequel se découpaient çà et là quelques silhouettes grises. Le blanc, la couleur choisie par la princesse Catherine comme symbole à son arrivée en Pitorie. Il était écoeuré par le blanc, à jamais dégoûté. La princesse n'y était pour rien, bien sûr. Elle était toujours égale à elle-même, bien plus épanouie, même, depuis qu'elle s'était libérée de sa famille et des entraves brégantines. Mais tout le reste lui soulevait le cœur : cet endroit, cette lutte constante, sa fatigue, toutes ces morts, sa douleur et son chagrin. L'envie d'abandonner l'avait tenaillé à plusieurs reprises, sans que jamais il y succombe.

La tempête s'apaisa quelque peu et les silhouettes grisâtres se redessinèrent un peu plus précisément, assez pour qu'il constate qu'elles avaient dérivé sur la droite. Ils étaient en train de perdre leurs traces

respectives dans la neige. Ambrose se tourna vers Rafyon pour crier :

— On est en train de se séparer. Il faut...

Une silhouette fonçant vers eux à toute allure interrompit sa phrase.

Une carrure fluette. Tash.

Et derrière elle, quelque chose de rapide la poursuivait. Rapide et rouge.

— Un démon ! hurla l'adolescente en se précipitant sur eux.

Ambrose dégaina son épée et aboya à Rafyon :

— Rassemble les autres !

Mais la silhouette rouge changea brusquement de cap et disparut dans un tourbillon de neige.

Un cri jaillit de l'arrière. Ambrose fit volte-face pour découvrir Edyon et March qui le rejoignaient à la hâte.

— Un démon ! Un démon ! s'écria Edyon en pointant du doigt sur sa gauche.

— Rattrape les autres. Restez groupés.

Ambrose fit demi-tour pour foncer dans le cœur de la tempête. Au sol, des gouttelettes rouges parsemaient la neige piétinée. Les taches se firent de plus en plus épaisses jusqu'à mener à... un tendon ensanglanté puis un corps désarticulé. Un bras avait été arraché et la tête gisait à un angle impossible. Leur cuisinier !

Un nouveau cri retentit de nouveau dans son dos, porté par le vent.

La princesse !

Ambrose s'élança, chaque pas l'enfonçant un peu plus dans la neige épaisse.

Encore un cri. Il ne courait pas assez vite et ne voyait plus personne à présent.

— Catherine ? Catherine !

La neige autour de lui arborait désormais une teinte rougeâtre. Pourtant, il n'y avait aucune trace de sang... il devait se trouver sur la tanière du démon. Il poursuivit d'un pas mal assuré. La neige finit par se faire plus fine et il retrouva Rafyon, Edyon, March et Tash. Geratan et une poignée de soldats vinrent grossir leurs rangs, à droite.

Rafyon fit signe à la troupe en criant :

— Regroupez-vous ! Par ici, vous autres !

Mais où était passée la princesse ?

Une autre silhouette se découpa dans le blizzard. Tanya. Seule.

Ambrose s'approcha d'elle en titubant.

— Où est Catherine ?

— Nous avons été séparées, le démon nous fonçait dessus.

— Restez ici ! ordonna Rafyon. Ambrose et moi allons chercher les autres.

Ambrose prit à gauche et Rafyon à droite. La neige redoubla d'intensité et les silhouettes du groupe disparurent dans la fureur blanche.

Un cri strident s'éleva dans les airs, et Ambrose se tourna juste à temps pour voir un objet rond percuter sa main avec force et lui faire lâcher son épée. Le projectile, qui gisait dans la neige, n'était rien d'autre que la tête du vieux domestique.

Un hurlement inhumain lui fit relever les yeux. Le démon chargeait dans sa direction, ses yeux écarquillés et sa gueule rouge béante. Ambrose s'accroupit pour ramasser son arme et sentit la

poignée lacée de cuir sous ses doigts tandis que le démon le percutait de plein fouet. Il se retrouva projeté dans les airs avant de retomber lourdement dans la neige. Il esquiva le bras rouge sur le point de lui arracher la tête et roula sur le côté. Les mains du démon le rattrapèrent aussitôt pour le tirer vers lui comme une vulgaire poupée de chiffon. L'instant d'après, les doigts du monstre enserraient son cou et l'enfonçaient dans la neige. Ambrose se débattit de toutes ses forces, mais les bras du démon étaient durs comme de la pierre. La bête le souleva par le cou avant de le précipiter de nouveau au sol.

Ambrose ne parvenait plus à respirer. Au prochain coup, sa nuque se briserait.

Une voix familière l'arracha à cette dernière pensée.

— Non ! Non !

Catherine !

Le démon relâcha aussitôt son emprise et se redressa tandis que Catherine se précipitait vers eux. Elle était minuscule face à l'imposant démon. Mais elle serrait l'épée d'Ambrose dans ses mains. Le soldat retint le bras de la bête pour l'empêcher de frapper Catherine, qui plongea la lame dans son ventre. Le démon recula en titubant pendant que Catherine appuyait de toutes ses forces sur la garde, la bouche ouverte dans un hurlement.

Le général Davyon se précipita pour asséner un grand coup de taille et trancher à moitié l'épaule de la bête.

Un silence absolu s'abattit, seulement troublé par le murmure du vent et les halètements d'Ambrose. Le démon tomba à genoux avant de s'effondrer dans